

PATRICE VERRY

LE FOU QUI VOLAIT LA TÊTE EN BAS

Couverture : Mathieu Seddas

voy'[el]

## **AVERTISSEMENT**

Les vampires qui interviennent dans ce texte ne sont pas les morts-vivants traditionnels des romans fantastiques. Il faut les voir ici comme une race à part, qui, à l'instar d'extraterrestres, possède une biologie qui n'a pas été décryptée. La létalité du soleil et la nécessité de s'abreuver de sang ont été conservées, mais pas l'aspect mystique. Ce sont des créatures étranges mais vivantes.

De la même manière que les modèles d'univers sont encore soumis à caution et posent parfois plus de questions qu'ils n'en résolvent, les capacités spéciales dont font preuve ces vampires sont à mettre au rang des mystères scientifiques non résolus.

*Ô mémoire implacable, ô pensées tyranniques !  
Pourquoi brouiller mon âme et troubler ma vieillesse ?  
    Quel impérieux besoin me saisit et me presse  
    De mettre par écrit tous ces instants tragiques ?  
Que puis-je craindre encore, moi qui ne peux mourir  
    Si ce n'est de l'oubli la fatale morsure ?  
    Aussi ne puis-je faire à l'Histoire l'injure  
    De garder lèvres closes et simplement sourire.  
J'ai porté dans mes mains la destinée du monde,  
    Et le choix que je fis à l'ultime seconde  
    Décida de la vie des siècles à venir,  
Sans qu'un autre à ma place eût un rôle à tenir.  
Point de contentement et point de vains regrets !  
    Si je cède au futur les mots de mon secret,  
    Je pourrai désormais vivre sereinement  
Au fond de mon caveau, jusqu'à la fin des temps.*

Mémoires de la Mère des clans – Ex-libris

## PROLOGUE (ANNÉE 1054)

*C'est donc ainsi que tout commence : par un poème !*

*J'y ai enfermé mes actes, j'y ai magnifié les mots, je les ai dotés de toute la souffrance d'une vie, de toute la douleur d'un monde.*

*Pourtant la véritable origine, la cause primordiale, restera pour toujours invisible à nos yeux. Le créateur (ou l'implacable mécanique de l'Univers) les fit homme et femme à travers une longue évolution de près de quatre milliards d'années, mais aucun de nos plus anciens n'a conservé le souvenir de cette autre ascendance qui engendra le vampire.*

*Il demeure une certitude : pendant des millénaires, nous fûmes les prédateurs du genre humain.*

*Puis, un jour, l'un de nous crut que la symbiose serait possible.*

Mémoires de la Mère des clans –  
Volume I (Commencements)

Après un quart d'heure d'immobilité totale, le moindre de mes sens, la moindre de mes terminaisons nerveuses tendus vers mon environnement, j'étais capable de dresser la carte de ce qui m'entourait. La position des petits animaux nocturnes, craintifs et prudents, la variété des odeurs de la végétation rase du causse, et celle, plus lointaine, de ceux que je traquais, étaient aussi précises que si j'en avais fait l'inventaire depuis le dos d'un aigle.

Un quartier de lune s'enfonçait derrière l'horizon boisé, et la nouvelle étoile, apparue depuis quelques mois, jetait ses feux inquiétants au beau milieu de la nuit. Nul, ici, ne semblait l'avoir vue, tant étaient puissantes les préoccupations de la terre et de la survie quotidienne. Je n'ai que peu d'affinité avec les croyances des humains, mais leur compréhension m'éclairait souvent sur les comportements, étranges à mes

yeux, que je constatais chez eux. Aurai-ils remarqué cette étoile ? Ils en auraient fait un présage heureux ou maudit, auraient adapté leurs actes en conséquence, quitte à modifier de façon irrationnelle l'avenir de leur société locale ou régionale.

Si cet astre récent me préoccupait, c'est qu'il correspondait à l'apparition des fous, un fléau très concret, celui-là. J'ignorais si les événements étaient liés ou s'il s'agissait d'une de ces coïncidences dont est friand l'univers, mais je ne pouvais négliger ce fait tant que l'énigme des fous n'était pas résolue et le danger maîtrisé.

Je me décidai à bouger. Un renard fila entre mes jambes, et je le saisis à la gorge, presque par réflexe. Malgré mon envie de planter mes crocs dans sa chair palpitante, je le relâchai. Il s'enfuit sans demander son reste. Je n'étais pas en manque de sang, et je n'étais pas venu pour cela.

Je laissai derrière moi le buis qui m'abritait pour m'élancer sur la steppe blafarde en direction du nord. À fleur de sol, la blancheur du calcaire conférait au paysage un aspect fantomatique. Genévriers, chardons, lavandes, érines, campanules et autres plantes endémiques parvenaient à peine à rappeler que la vie existait dans ce lieu quasi désertique. J'aimais cet endroit, ses contrastes, les nuances de ses senteurs. J'aimais le calme de cette montagne usée, plus vieille que le plus vieux de mes semblables.

Et je ne pouvais supporter qu'elle fût livrée à une horde d'êtres déments dont j'ignorais tout !

Au bout de quelques minutes, j'atteignis un petit sentier qui dévalait le long de la falaise, marquant l'extrémité du causse. En provenance du ravin, un vent léger agitait les maigres buissons accrochés dans la rocaïlle, et propageait l'odeur des fous, effluves mélangés de terre humide, d'excréments, de saleté corporelle et de quelque chose d'indéfinissable qui me mit mal à l'aise.

Je m'engageai prudemment dans la déclivité. Ce n'était pas une chute que je craignais. Je pouvais rivaliser d'adresse et de rapidité avec la plupart des animaux alpins, et à plus forte raison du causse. Cependant, je n'étais pas certain des capacités dont pouvaient faire preuve les fous, et je ne voulais pas me laisser surprendre. J'avais été témoin de la vitesse avec laquelle ils transmettaient la maladie à leurs victimes. Je n'envisageais pas de terminer mes jours dans leur communauté.

Il était heureux que cette région ne soit pas trop peuplée, et que les fous ne se déplacent pas sur de longues distances. Je n'osais imaginer ce qu'aurait pu produire une propagation de grande ampleur, à Paris, par exemple.

Je m'accroupis soudain derrière un rocher. Un groupe de fous s'agitait de façon désordonnée quelques dizaines de mètres en dessous de la sente. Malgré le peu de lumière prodigué par la lueur du quartier de lune qui avait presque disparu, je distinguai les tavelures étranges de leur peau. Entièrement nus, ils ricanaient parfois, mais ne montraient aucune hostilité entre eux. J'étais bien placé pour connaître leur agressivité envers les étrangers à leur communauté. Humains et vampires subissaient les conséquences de leur morsure d'égale façon. Les uns et les autres devenaient fous en quelques secondes, perdant les caractéristiques propres à leurs races. C'est ainsi que les rares vampires empoisonnés par leur morsure supportaient le soleil et ne se nourrissaient plus de sang. Quant aux humains, ils cessaient de consommer leur nourriture habituelle. Comment les fous assuraient-ils leur subsistance ? Mystère ! Ils ne dévoraient ni leurs victimes ni les êtres sains.

Une semaine plus tôt, j'avais par hasard croisé la route du premier d'entre eux. Il ne m'avait pas fallu longtemps pour comprendre que je me trouvais en présence d'une nouvelle maladie. Jamais, au cours de mes deux siècles d'existence, je n'avais rencontré une chose si effrayante à travers mes pérégrinations sur le continent. Celui-ci venait juste d'agresser un paysan, de sorte que je fus dans l'instant confronté à deux fous. Je les tuai en évitant leur morsure. L'examen de leurs cadavres ne m'apprit pas grand-chose.

Je mis à profit les deux nuits qui suivirent pour parcourir rapidement la contrée, à la population clairsemée. Je forgeai ainsi mes premières convictions : la maladie ne pouvait être que récente, son extension géographique était lente, et son origine se trouvait à proximité. Malgré sa faible propagation, une infection ancienne aurait fini par atteindre une région plus peuplée, où elle aurait fait un carnage. D'autre part, la fréquence à laquelle je rencontrai les fous augmentait quand je me dirigeais vers le nord. C'est donc là que je décidai de poursuivre mes investigations. Je tuai encore cinq fous (dont deux anciens vampires, que je reconnus comme de vieilles relations) avant de parvenir au bord du causse.

Je reléguai ces souvenirs au second plan pour me concentrer sur la chasse, m'interrogeant sur la conduite à tenir. Le groupe que j'épiais ne comportait pas plus d'une dizaine d'individus. Compte tenu de l'étroitesse du sentier, il devait être possible de les contraindre à m'attaquer un par un, afin de les éliminer tous. Néanmoins, l'entreprise me parut osée. Au cas où leur agilité leur permettrait de grimper directement à flanc de falaise, je risquais d'être encerclé et submergé. Cette éventualité valait qu'on y réfléchisse à deux fois avant de se jeter dans une bataille incertaine.

Je focalisai mon regard sur la zone qu'ils occupaient. La Lune avait disparu et l'obscurité se faisait plus profonde. Les fous étaient-ils nyctalopes ? Dans le cas contraire, je possédais sur eux un avantage incomparable. Je me ramassai, prêt à bondir. Leur agitation devenait moins virulente, leurs cris moins sonores. S'ils dormaient, je devais profiter de la situation.

Soudain, l'un des fous effectua une pirouette impossible, comme s'il avait été soulevé du sol par une main invisible, avant de retomber les quatre fers en l'air, déclenchant grognements et ricanements de ses congénères. Au même instant, un personnage singulier sortit d'une anfractuosité que je n'avais pas encore remarquée. Il arborait des habits sombres sans signe distinctif ainsi que la cape qui était de tradition chez les nôtres depuis environ un siècle. J'avais, pour ma part, puisé par facilité dans les vêtements des humains de l'époque : bliaud, braies, chausses et un manteau qui me classaient sans conteste dans la noblesse aux yeux des paysans que je rencontrais.

L'individu leva la tête vers moi et m'interpella :

— Vous pouvez descendre. Ils ne vous feront rien tant que je resterai avec vous.

J'hésitai, cherchant le piège. Mon interlocuteur sourit. En dépit de ses yeux clairs, sa dentition le cataloguait dans la même race que moi, mais pouvais-je lui faire confiance ?

— Mon nom est Orvano. Je vis seul et je suis responsable de cela, dit-il en désignant les fous, mais je ne l'ai pas voulu. Vous les traquez n'est-ce pas ? Alors peut-être accepterez-vous de m'aider à trouver une solution.

Son intonation, qui variait de l'indifférence au dépit, ne trahissait pas d'agressivité, bien que je ressentisse une tension sous-jacente. Il semblait avoir un besoin urgent de communiquer avec ses semblables.

Je n'étais pas particulièrement décidé à l'aider, mais je pouvais sans doute prendre le risque d'une rencontre.

— Vlanjë, me présentai-je. Moi non plus je n'appartiens à aucun clan.

Je commençai à descendre le sentier, tous mes sens en alerte. Quand je passai à proximité des fous, leur odeur me prit à la gorge. Ils grommelèrent et ricanèrent en roulant leurs yeux déments en direction de leur... maître ? Comment appeler autrement celui qui se prétendait responsable de cette maladie ?

Nous pénétrâmes dans l'anfractuosité. Je respirai tandis que la puanteur s'évanouissait derrière moi pour faire place aux émanations souterraines que j'avais appris à apprécier au cours de mes allées et venues. Le passage s'évasa rapidement pour atteindre une grotte de grande dimension, éclairée par des torches accrochées aux murs à intervalles réguliers. L'endroit était sec, sommairement meublé, mais confortable. Une bibliothèque, adossée à l'une des parois, attirait l'œil par la diversité des grimoires qu'elle contenait. Les parchemins les plus anciens offraient un aspect de conservation remarquable, ce qui démontrait le soin avec lequel son propriétaire les protégeait. Je m'en approchai, humant avec gratitude ce petit bout de civilisation. Il n'y a rien de plus agréable pour l'esprit que le parfum d'une bibliothèque !

— Des témoins de l'Histoire, dit-il en s'apercevant de mon intérêt. Cependant, même le plus vieux de ces grimoires est plus jeune que moi.

Je haussai les sourcils, surpris.

— Mes souvenirs s'égarèrent dans la brume des millénaires écoulés, expliqua-t-il. Je crois avoir connu des chasseurs vivant dans des grottes, mais j'ai perdu la mémoire de mes origines, ainsi que le compte de tous les noms que j'ai portés à travers les siècles. Orvano est celui d'un village italien que j'ai traversé en revenant d'un voyage dans le sud. La consonance me plaît. Je vais sans doute le garder un moment.

Il s'interrompit, rêveur.

— Je suis sûr de n'avoir jamais rencontré de vampire plus ancien que moi, reprit-il. Suis-je le premier de notre espèce ? Peut-être, et, si c'est le cas, cette longévité est-elle la cause de ma mutation ?

— Votre mutation ?



— Depuis peu, ma morsure ne transmet plus le vampirisme, mais la folie. Il en est de même pour ceux qui s’abreuvent de mon sang. J’en ai fait la désagréable expérience au cours d’une brève liaison avec une vieille connaissance.

Il m’invita à m’asseoir et m’indiqua une cage où sautillaient des pigeons.

— Ils sont sains. Servez-vous.

Je refusai poliment. Ma curiosité restait plus forte que ma faim.

— J’aurais pu me laisser aller à faire le lien avec la nouvelle étoile, murmura-t-il ensuite, comme pour lui-même, mais je ne crois pas à la magie.

Je hochai la tête. Au contraire des humains, peu de vampires croyaient à la magie. Nous n’étions pas des personnages de légende, des démons ou des morts-vivants. Nous étions, sans conteste, beaucoup plus résistants que les êtres humains, tout au moins la nuit, mais notre sang coulait dans nos veines et l’on pouvait nous tuer.

— Bien entendu, il pourrait y avoir un lien ordinaire avec cette apparition, dit encore Orvano, mais tant que nous ne comprendrons pas la nature exacte des étoiles, cette question a peu d’importance.

J’étais en phase avec lui. Il y avait une raison à la mutation d’Orvano, tout comme il y avait une raison pour laquelle les humains supportaient la lumière du soleil, alors qu’elle était mortelle pour nous. Notre savoir ne nous permettait pas de la connaître. Il était donc inutile d’épiloguer sur le sujet, ou de faire intervenir Dieu et le Diable pour masquer notre ignorance.

— Les fous vous reconnaissent comme l’un des leurs, remarquai-je. Votre présence calme leur agressivité.

— C’est une paternité dont je me serais bien passé.

Il ouvrit la cage, attrapa un pigeon terrifié et mordit dans sa gorge. L’odeur du sang attisa ma gourmandise et je finis par l’imiter.

— Ça ne vaut pas le sang de l’Homme.

J’approuvai silencieusement.

— J’ai dû me limiter. Si je ne les tue pas, ils deviennent fous.

— Avez-vous tenté de mordre un fou ?

Orvano hésita.

— Avez-vous essayé de mordre un vampire ?

Évidemment ! Si l'expérience pouvait être intéressante, cela devait ressembler à l'anthropophagie pour les humains.

— Je ne peux imaginer que la maladie finisse par se répandre à un point tel que je sois obligé de me nourrir de mes semblables. Il doit y avoir une autre solution.

Il me tendit un carré de tissu blanc afin que je m'essuie les lèvres qui dégouttaient du sang du pigeon. Je le remerciai d'un hochement de tête tout en réfléchissant. La transmission par le sang, nous en avions l'expérience. Les plus érudits d'entre nous avaient mis en évidence que, lors d'une morsure, nos gencives saignaient. Cela suffisait à faire passer nos victimes, mais nous n'en connaissions pas le mécanisme exact. J'étais, pour ma part, convaincu que nous découvririons un jour comment cela fonctionnait. En attendant, nous devons nous contenter d'observer. Il en était de même pour cette étrange transformation qui avait affecté Orvano. S'il était vain d'essayer de la comprendre, du moins pouvions-nous expérimenter.

J'avais toujours été passionné par la façon dont l'humanité progressait à travers ses découvertes. Mes voyages m'avaient conforté dans l'idée que les contacts entre les cultures favorisaient cette progression. Chaque civilisation avançait à sa manière et leurs rencontres, si elles étaient capables de dépasser le stade des conflits, permettaient à chacune d'échanger ses techniques. Malheureusement, trop de progrès étaient freinés par des croyances qui n'avaient aucun rapport avec la réalité des choses. Les vampires n'avaient pas ce handicap. Ce qui ouvrait le champ des possibilités d'investigation au-delà de ce que les humains pouvaient ou osaient faire.

Comme s'il lisait dans mes pensées, Orvano déclara :

— J'ai réfléchi à trois pistes. Le soleil, le sang, les plantes. On peut éliminer le soleil. Les fous vivent de jour comme de nuit. Je n'ai pas constaté de modification de leur comportement irrationnel de jour, qu'ils aient été vampires ou humains à l'origine. Leurs activités nocturnes fonctionnent au ralenti, mais je ne crois pas qu'ils dorment.

Cela me paraissait logique. Si la folie rendait les vampires insensibles au soleil, pourquoi le soleil permettrait-il la transformation inverse ?

— Les humains utilisent volontiers les plantes pour soigner, dis-je. Mais je n'ai jamais entendu dire qu'un vampire ait été retransformé en humain par ce biais.

— Moi non plus. Faut-il pour autant écarter cette hypothèse ?

Il tendit la main vers sa bibliothèque.

— J'ai ici des documents qui répertorient les plantes et leurs effets connus. D'autres sont des raretés qui traitent de choses beaucoup plus étranges. Certains alchimistes se couperaient un bras pour avoir la possibilité d'en lire quelques pages.

— Reste la voie du sang. Tout part de là. N'est-ce pas la plus prometteuse ?

Il eut un sourire amusé.

— Dois-je comprendre à votre enthousiasme que vous êtes disposé à m'aider ?

Je m'aperçus que j'avais franchi le pas sans m'en rendre compte. J'étais, de fait, en train de réfléchir à la meilleure façon de résoudre le problème. Ma soif de connaissance et ma passion pour les mystères scientifiques devenaient plus fortes que ma méfiance. Après tout, je ne commettais pas plus d'imprudences qu'à laisser Orvano se débrouiller seul, au risque que la contamination prenne une ampleur dramatique. Je souris à mon tour. Nous scellâmes notre accord par une pinte de sang.

Puis je me sentis suffisamment en confiance pour poser la question qui me turlupinait depuis mon arrivée.

— L'un des fous a fait une acrobatie bizarre quand je suis descendu. Ça n'avait pas l'air naturel. Savez-vous de quoi il s'agit ?

Il acquiesça avec une grimace ambiguë.

— Une facétie liée à un aspect étrange de mon unicité.

Il fit un geste en direction de la bibliothèque et j'observai, ahuri, le grimoire qui s'en extrayait pour flotter dans les airs jusqu'à ses genoux.

— Je sais, soupira-t-il. Cela semble magique, mais ça ne l'est pas. Je touche les objets avec mes pensées.

Je restai coi. Il se pencha pour attraper un caillou par terre, le souleva, puis le relâcha. Celui-ci fit un petit bruit sec en atteignant le sol.

— Vous n'avez pas eu l'impression d'assister à un événement magique, n'est-ce pas ? Pourtant, vous n'avez pas observé de petites mains

qui tiraient le caillou vers le sol. Mes pensées agissent de la même façon. Je ne sais pas pourquoi, mais c'est ainsi. Cependant, l'utilisation de cette capacité est restreinte. C'est une énergie qui nécessite du repos pour se régénérer.

En repensant au vol plané du fou, je m'interrogeai sur les limites de la puissance de mon interlocuteur. Ce nouvel élément ajoutait à la situation un danger potentiel que je me trouvais incapable d'évaluer. Néanmoins je décidai de rester. À mes yeux, enrayer la folie importait plus que tout.

\*

Je ne demeurai que trois mois dans l'ancre d'Orvano, mais ils me semblèrent beaucoup plus courts. En plus de notre passion commune de la recherche, les conversations que nous avions pendant nos périodes de repos étaient d'une richesse incroyable. Non seulement mon hôte disposait d'une immense culture, mais il avait en outre une vision de l'évolution du monde qui m'impressionnait. J'ouvrais mon esprit à des possibilités que je n'aurais jamais envisagées seul. Un soir, il me résuma le fond de sa pensée :

— La plupart des humains ne se posent pas de questions. Pour eux, le monde est figé, immuable. Ils font la même chose que ce qu'ont fait leurs parents et leurs grands-parents avant eux. Ils n'imaginent pas que leurs enfants et leurs petits-enfants fassent autre chose. Cependant, considérez les chasseurs des cavernes dont je vous parlais l'autre jour. Ou la façon dont vivaient les peuples qu'évoquent leurs textes saints. L'humanité évolue, c'est indéniable. Lentement, mais elle évolue.

Il fit paresseusement voler un verre de vin jusqu'à sa main.

— Notre race ne se pose guère plus de questions. Nous sommes les prédateurs du genre humain. Il n'y a aucune raison que cela change.

— N'êtes-vous pas de cet avis ?

Il hésita.

— Je n'ai ni preuve ni démonstration formelle. C'est plus une intuition liée à ma longévité, à cette possibilité unique de prendre du recul sur des siècles d'Histoire.

Il s'interrompit de nouveau. J'avais appris à respecter ses silences. Il ne vivait pas au même rythme que les autres vampires. Comme il venait de le dire, il réfléchissait à l'échelle des siècles.

— L'équilibre entre les prédateurs que nous sommes et nos proies humaines est factice. Il ne fonctionne que parce que notre existence n'est pas connue – sauf sous forme de légende –, parce que nous choisissons de continuer à vivre cachés et parce que les humains ne sont pas assez nombreux pour empiéter de façon significative sur notre territoire.

J'étais d'accord avec cette analyse. Orvano se pencha en avant et me fixa de ses yeux clairs :

— Que se produirait-il, selon vous, si le nombre des Hommes se mettait à croître dans des proportions impensables ?

Je n'avais jamais envisagé cette possibilité.

— Pourquoi cela se produirait-il ?

— Parce qu'un jour ils sauront guérir les maladies qui les tuent et que plus rien ne s'opposera à ce qu'ils pullulent.

— Cela nous permettra d'augmenter notre nombre.

— Alors nous ne pourrions plus vivre incognito et nous serons confrontés à un problème de territoire. Nous ne pourrions tenir durablement que les endroits qui se trouvent dans l'ombre, laissant aux humains la quasi-totalité de la surface de la Terre. En admettant qu'il y ait une guerre, qui en sortirait vainqueur ?

Je fis un effort d'imagination, mais j'avais du mal à concevoir la situation.

— L'évolution de nos connaissances est parallèle à celle des humains, dis-je enfin. Elles pourraient compenser notre inaptitude à vivre de jour.

— Admettons. Admettons même que nous gagnions cette guerre. Oserions-nous exterminer notre plus exquise source de nourriture ? Faudrait-il réduire l'humanité à l'état de troupeaux ? Croyez-vous que cette situation pourrait s'éterniser ?

Une vague angoisse me saisit à l'évocation de ce futur, inconcevable pour moi. Je me secouais.

— Nous n'en sommes pas encore là.

— Mais quand nous y serons, il sera trop tard pour y réfléchir.

Sa voix s'était durcie, fermée à toute contradiction de ma part. Piqué au vif, je rétorquai un peu brusquement :

— Et bien sûr, vous avez la solution.

— Oui !

Je restai muet de surprise. Je réalisai qu'Orvano n'avait pas seulement échafaudé sa vision personnelle du futur, il avait aussi envisagé des réponses aux problèmes que ses théories posaient. Je haussai les sourcils, interrogateur. Il me regarda droit dans les yeux et je pus y lire comme un écho de la folie qu'il avait répandue.

— La cohabitation, émit-il entre ses dents serrées. La cohabitation, c'est la seule solution. Il faudra y venir.

— Mais...

Il m'attrapa par le col, et je crus qu'il allait me sauter à la gorge.

— De gré ou de force ! C'est une question de survie.

\*

Dans les dernières semaines, mon malaise grandit. Nos échanges avaient libéré chez lui une forme d'agressivité verbale qui contrastait avec les manières affables que je lui connaissais dans les premiers jours de notre rencontre. Pourtant, malgré ses sautes d'humeur, il conservait une remarquable maîtrise de son comportement. Plusieurs fois, je crus déceler de l'hystérie larvée, mais, toujours, il se calma avant de perdre le contrôle de lui-même.

Quoi qu'il en fût, cela n'entachait pas l'efficacité de nos recherches. Nous testions les effets de différentes compositions à base de plantes, de sang de vampire ordinaire (moi en l'occurrence) et de sang d'Orvano. Contre toute attente, le sang de celui par qui la folie avait débuté semblait être l'un des ingrédients primordiaux de la solution. Nous avions eu cette idée en nous basant sur une évidence : si le sang d'Orvano ne le rendait pas fou lui-même, c'était qu'il existait en lui quelque chose qui résistait. Nos différents mélanges n'avaient pour objectif que de rendre cet ingrédient résistant plus fort que celui qui provoquait la folie.

Si nous n'avions pas encore obtenu de guérison totale, les résultats étaient encourageants et nous touchions au but. Il restait à trouver

l'équilibre idéal des proportions. Nous ne maîtrisons pas tout à fait la formule.

Le reste du temps, quand je ne dormais pas, je subissais les délires croissants d'Orvano sur le futur de la civilisation vampirique. Son excitation venait-elle de ce qu'il avait rencontré une oreille attentive pour développer tout haut ce qu'il ruminait silencieusement depuis des années ? Je supportais de moins en moins ses envolées mégalomanes. La fois où il me demanda : « Jusqu'à combien de personnes seriez-vous prêt à sacrifier pour obtenir une paix millénaire ? », j'explosai, me retirai, furieux, dans la caverne qu'il m'avait allouée comme logement, et m'allongeai sans pouvoir trouver le sommeil dans le cercueil tapissé de terre.

Il était temps que je quitte cet endroit sinon, nous finirions par nous entretuer.

La nuit suivante, nous obtînmes notre première guérison.

\*

Notre objectif étant de guérir, il nous fallut presque un mois pour éradiquer la maladie. Si la présence d'Orvano les calmait, les fous ne se laissaient pas appréhender facilement. Quant à leur faire ingurgiter la potion, ce n'était pas une tâche de tout repos. De plus, la guérison étant plus lente que la contamination, nous ne gardions pas les convalescents les plus anciens à proximité des plus récents, pour ne pas risquer une rechute.

Peu discrets, les fous se repéraient de loin. Au final, nous eûmes la certitude que pas un d'entre eux ne demeurerait. Au cours de l'opération, je dus malheureusement en tuer trois pour protéger ma propre vie.

Pendant cette période, à mon grand soulagement, Orvano ne me reparla plus de son futur hypothétique.

Quand vint le moment de nous séparer, il était redevenu calme et courtois, comme si la guérison des fous avait également soigné cette part hallucinée qu'il m'avait dévoilée. Il me promit spontanément de rester vigilant et d'apporter son aide si une nouvelle épidémie se déclenchait un jour quelque part dans le monde. Nous possédions chacun une réserve de potion en cas de besoin. Je le quittais, ne gardant de

lui et de ses élucubrations que le souvenir de ses yeux clairs, perdus dans les limbes d'un avenir imaginaire.

Trois ans plus tard, l'étoile mystérieuse avait depuis longtemps déserté le ciel nocturne. Cependant, les yeux d'Orvano me hantaient encore. Je ne croyais pas qu'une nouvelle contamination puisse venir de lui : il avait démontré sa détermination à éradiquer la maladie et, malgré ses délires verbaux, la maîtrise de ses pulsions physiques était manifeste. De plus, le risque qu'un tel événement advienne ailleurs restait hautement improbable. S'il ne s'était agi d'un fait rare, voire unique, nous en aurions déjà entendu parler.

Pourtant, je supportais mal de devoir conserver par-devers moi le secret de cette aventure. Je ne pouvais non plus me résoudre à jouer les Cassandra à propos d'un danger dont je ne possédais aucune preuve tangible, en dehors de la potion, inutile en l'absence des fous.

Pour exorciser cette obsession, je finis par rédiger un court texte sur un parchemin à destination des générations futures.

En apposant mon paraphe au bas de la page, je me rendis compte que j'étais devenu aussi fou qu'Orvano.



# **1ÈRE PARTIE : LA GUERRE**

## 1. PASSAGE (CLERMONT-FERRAND, JANVIER 2007)

*Contrairement à ce que prétendent les légendes, les vampires ne sont pas des morts. Notre cœur bat, notre sang circule, et il arrive parfois que nous nous reproduisions, bien que ce ne soit pas souhaité par la plupart d'entre nous.*

*Si notre longévité exceptionnelle peut donner l'illusion de l'immortalité, on ne recense que peu de cas de vampire dépassant le millénaire. Nous mourons dans les accidents. Nous mourons quand on nous tue.*

*Cette mortalité est la meilleure preuve que notre espèce est vivante.*

Mémoires de la Mère des clans –  
Volume III (Solitude)

Jessica ne pleurait pas. La pluie noyait son désespoir, mais ses yeux bruns restaient secs. Elle refusait les frissons que son corps trempé lui imposait. Elle refusait la dureté du sol sous ses fesses, les vêtements qui lui collaient à la peau, et surtout, elle refusait de rentrer chez elle.

— Je crois que tu es prête, dit une voix.

Jessica ne bougea pas. La pitié des bourgeois en mal de bonne conscience l'indifférait.

— Tu vas adorer, reprit la voix.

Quelque chose dans le ton lui fit lever la tête. La femme qui la toisait pouvait avoir la cinquantaine. Ses cheveux étaient aussi noirs que ceux de Jessica, mais, à l'inverse, courts et frisés. Insensible à l'eau qui imbibait son chemisier et le plaquait contre ses formes généreuses, elle gardait l'attitude hautaine de celles qui n'ont pas l'habitude d'être contredites. On ne décelait aucune pitié ni condescendance dans son regard d'azur...

... et son sourire dévoilait une dentition impossible !

— Vous voulez quoi ? cracha Jessica, dont l'agressivité masquait mal l'angoisse.

— Toi, ton sang, ta chair.

La terreur explosa dans la poitrine de l'adolescente. Elle n'avait jamais envisagé cette nouvelle fugue sous l'angle de sa propre mort. Elle sauta sur ses pieds. Les mains de l'inconnue bondirent vers son cou et l'immobilisèrent.

— Et toi, tu veux quoi, petite fille ?

À moitié étranglée, Jessica coassa.

— V... vivre !

— À ton service, dit la femme en plongeant ses crocs dans sa gorge.

La douleur fut brève et intense. L'instant suivant, Jessica, au bord de l'évanouissement, ressentit un bien-être inattendu. La tête lui tournait, elle s'enfonçait dans du coton. Le martèlement de la pluie s'éloigna. Les visages de ses parents, celui du garçon qui l'avait abandonnée, s'invitèrent un court moment derrière ses paupières closes. Les dernières choses qu'elle perçut avant de perdre connaissance furent les bruits liquides de son sang qui fuyait son corps, les caresses de la femme sur sa poitrine et le murmure à son oreille :

— Orvano ne sera pas déçu.

\*

Jessica ouvrit soudain les yeux dans la pénombre. Elle se redressa avec un gémissement rauque tandis que l'air traversait en sifflant sa trachée endolorie pour gonfler ses poumons. Une odeur de terre humide et de pourriture végétale la prit à la gorge. Elle émit un hoquet qui s'acheva dans un cri étranglé. L'horreur de ce dont elle se souvenait l'anéantit. Était-il possible qu'elle soit encore en vie ?

Sous son dos, le contact du sol terreux lui fit prendre conscience de sa nudité. Elle plaqua, par réflexe, ses mains sur sa poitrine, et frémit au contact de ses mamelons durcis par le froid. Son corps, raide et douloureux, lui renvoyait des sensations étranges. À la lisière de ses perceptions restait cette impression fuligineuse qu'on l'avait caressée jusqu'au plus intime d'elle-même. L'avait-on violée ?

— Calme-toi, c'est toujours difficile la première fois.

Prise de panique, elle se mit debout en cherchant l'origine de la voix. La pièce où elle se trouvait n'était éclairée que par une torche fixée dans un mur de roches basaltiques. D'une manière ou d'une autre, elle avait été traînée dans les sous-sols de Clermont-Ferrand. Assise sur une chaise en bois, la femme qui l'avait agressée l'observait avec attention. Trahie par ses jambes trop faibles, Jessica tomba sur les genoux et sur les mains, en laissant échapper un sanglot.

— Ta nouvelle condition ne t'épargnera pas la douleur. Mais tu vas découvrir d'immenses possibilités. En attendant tu devrais te rallonger. La terre te donnera de l'énergie.

— La... terre ? murmura la jeune fille sans comprendre.

Elle se releva avec précaution en se frottant les mains pour les débarrasser des fragments qui s'y étaient incrustés, puis écarquilla les yeux, incrédule : les égratignures qu'elle venait de se faire cicatrisaient à toute vitesse. Bientôt, il n'y en eut plus aucune trace ni plus aucune sensation de brûlure. Était-elle en train de rêver ?

Pour ne pas mettre en péril ses forces limitées, Jessica s'appuya contre le mur proche, et observa plus attentivement son environnement. Les faibles dimensions de la grotte, et les roches dont elle était composée lui rappelaient les anfractuosités de parois volcaniques dans lesquelles elle se réfugiait pour échapper à la vie que lui imposaient ses parents. Certaines fois, elle aurait voulu se fondre au cœur de ces minéraux vieux de dizaines de millions d'années, pour ne plus avoir à subir leur discours moralisateur.

Elle se prit soudain à souhaiter ne jamais s'être enfuie, et regretta fugitivement la chaleur du logis familial. Mais là-bas, de chaleur dans les relations humaines, il n'y en avait pas. Tandis que le dégoût de la conduite brutale et honteuse de celui qui se prétendait son ami remontait à la surface, ces souvenirs, issus d'un autre monde, lui parurent incongrus. La panique qui l'avait saisie tout à l'heure à son réveil s'estompait en même temps que son désir de fuite reprenait le dessus. Tout, plutôt que de revenir en arrière !

Au loin, quelque chose gouttait régulièrement. Il devait y avoir un réseau de galeries qui prolongeait la pièce où elle se tenait. Une rivière souterraine peut-être.

— Où sommes-nous ? questionna-t-elle sans grand espoir d'obtenir une réponse.

Sa ravisseuse sourit tout en gardant le silence.

Jessica haussa les épaules. Elle commençait à retrouver son équilibre. Elle se rendit compte que ses vêtements avaient été déposés en vrac sur une table rustique, à peu de distance. Sous le regard amusé de la femme, la jeune fille fit quelques pas incertains, luttant contre ses muscles raides. La table lui offrit un nouveau point d'appui salutaire.

— Tu vas avoir besoin d'aide.

— Non, bougonna Jessica... Qu'est-ce que vous m'avez fait ?

Tout en parlant, elle commença à se rhabiller. Son jean et son tee-shirt portaient encore les traces de la pluie nocturne, et ses sous-vêtements étaient bons pour le panier à linge. Il ne devait pas s'être écoulé beaucoup de temps depuis son agression. Le contact des tissus humides la fit frissonner, mais elle ne voulait plus subir le regard équivoque de la femme sur sa nudité. Quand elle couvrit ses seins, il lui sembla déceler une once de déception chez sa géôlière.

— Tu apprendras bien assez tôt comment utiliser la terre pour te régénérer, dit celle-ci un peu sèchement.

Elle ne détournait pas les yeux de Jessica dont les gestes étaient de plus en plus assurés. Le poids de ce regard aux iris bleutés mettait la jeune fille mal à l'aise. Elle chercha un miroir qu'elle ne trouva pas. Sous la pluie, elle n'en avait eu cure, mais à présent, remettre de l'ordre dans le méli-mélo de sa longue chevelure sombre redevenait vital. Elle aurait bien aimé voir sa tête ! *Et aussi une douche, pendant que tu y es ?* Sans parler d'autres nécessités physiologiques... Jusqu'à quand faudrait-il qu'elle patiente ?

Une réclamation hargneuse lui vint aux lèvres tandis qu'elle tirait d'un geste brusque la fermeture Éclair de son jean, mais la femme lui fit un signe impérieux de la main.

— Suis-moi. Orvano nous attend.

— Orvano ?

— Le chef du clan de l'Europe occidentale. Je suis Léna, sa compagne.

C'en était trop. L'incompréhension, la tension des dernières heures la firent exploser.

— Mais quel clan ? Qu'est-ce que vous m'avez fait ? Répondez, merde !

Léna s'approcha et lui caressa les cheveux avec tendresse.

— Ce que tu m'as demandé. Je t'ai donné la vie ... éternelle.

— Non ! hurla Jessica.

Elle se dégagea avec brutalité et repoussa la femme. Sa geôlière fut projetée quelques mètres en arrière, et s'étala de tout son long. Elle afficha un air ahuri, puis éclata de rire :

— Tu récupères vite, petite ! Orvano avait raison. Tu feras une excellente recrue.

Surprise elle-même de la force qu'elle avait déployée, la jeune fille transforma sa colère en combativité. Elle croisa les bras et se campa fermement sur ses jambes en surveillant Léna qui se relevait.

— Je ne bougerai pas d'ici tant que vous n'aurez pas répondu à mes questions.

— Si tu n'as pas encore compris, tu ferais mieux de t'asseoir, soupiera la femme.

Sans laisser le temps à Jessica d'obtempérer, elle enchaîna :

— Je t'ai fait *passer*. À compter de ce jour, tu n'appartiens plus à la race humaine, mais à celle des vampires. Bienvenue au clan d'Orvano.

Les indices qu'elle avait refoulés devenaient cohérents. Jessica porta les mains à son côté droit, puis à son poul. Sous ses doigts tremblants, elle perçut un battement lent, mais indiscutable.

— Non ! Vous mentez, murmura-t-elle.

— Les légendes ne reflètent pas toujours la réalité, sauf sur quelques points. Une petite démonstration devrait t'en convaincre.

Léna fit un bond fulgurant en direction de la jeune fille. Jessica hurla tandis qu'une douleur atroce la transperçait. Du sang aspergea les deux femmes. Nullement impressionnée par les cris de sa prisonnière, Léna la repoussa jusqu'à la chaise tout en retirant de son ventre les doigts qu'elle venait d'y enfoncer comme s'il s'était agi d'un poignard. Elle les porta à ses lèvres et entreprit de les nettoyer en les léchant avec un ronronnement de satisfaction. Puis déclara d'un ton joyeux :

— Première leçon : ça fait mal aux tripes et tu ne risques pas de l'oublier. Deuxième leçon : ça ne va pas durer. Dans dix minutes, tu

seras sur pied, tu t'excuseras de m'avoir traitée de menteuse et tu seras prête à rencontrer Orvano.

Elle força la jeune fille à relever la tête.

— N'est-ce pas ?

Les mains crispées sur son ventre ensanglanté, Jessica, vaincue, hocha la tête.

— Oui, gémit-elle à travers ses larmes.

— Pauvre petit chou, se lamenta Léna, faussement désolée. C'est dur l'apprentissage de la vie de vampire. Vaudrait mieux que tu te changes avant l'entrevue. Histoire d'éviter que les mâles du clan décident de te débarrasser eux-mêmes de tout ce sang.

*Le petit chou t'emmerde !* songea Jessica en baissant la tête pour éviter de montrer à sa geôlière l'expression de haine qui émergeait de son masque de souffrance.

## 2. GÉOPOLITIQUE (PARIS, NOVEMBRE 2009)

*Le général Glénach fut sans conteste l'un des acteurs majeurs de la guerre sur le vieux continent. Sagacité et détermination le projetèrent sur le devant de la scène internationale sans qu'il l'ait vraiment cherché. Se rendit-il compte à quel point il n'avait été qu'un pion parmi d'autres sur l'échiquier complexe d'un monde en mutation ?*

Mémoires de la Mère des clans –  
Volume II (Chaos)

Yannick Glénach desserra les dents, en extirpa sans hâte le cigare éteint qu'il mâchouillait depuis un moment, le rangea dans une petite boîte en métal et l'enfouit dans la poche de son uniforme, sans cesser d'observer le planisphère accroché au mur. Dans quelques heures, il serait nommé chef de l'état-major de l'armée de terre française, mais la vision sur cette carte de l'ensemble des conflits qui parsemaient la planète lui paraissait toujours aussi surréaliste. Taches rouges, hachures, flèches s'enchevêtraient en un tableau abstrait et difficilement compréhensible, même pour quelqu'un qui, comme lui, avait plusieurs fois fréquenté le théâtre des opérations. Il n'y avait là d'autre cohérence que celle de l'appétit humain pour la violence, le pouvoir et l'asservissement de ses semblables.

Le général était bien placé pour connaître la signification de ces couleurs sur le terrain : du fer, du feu, du sang, et la mort omniprésente. Mais la belle ordonnance des cartes stratégiques de jadis n'avait rien à voir avec ce qu'il avait aujourd'hui sous les yeux. Il se souvenait encore de la clarté des ordres qui lui avaient été donnés lors de l'opération Daguet il y avait presque vingt ans, des symboles bien structurés représentant les unités des divers pays en présence. C'était d'une simplicité biblique et manichéenne : d'un côté se trouvaient les « bons », de l'autre l'ennemi, le « méchant » de service.



Rien de tel avec ce planisphère des conflits actuels. Si des guerres entre États subsistaient, notamment en Afrique centrale, la plupart des confrontations armées se produisaient au sein même des pays. Des forces nationales affrontaient des insurgés, des groupes non gouvernementaux se déchiraient, des factions s'entretuaient pour la possession de territoires parfois minuscules. À tout cela, il fallait rajouter le terrorisme, soutenu par des mouvances plus que par des États, et qui portait ses coups sans considération de frontière. On s'étripait en Colombie, au Mexique, au Yémen, dans le Caucase, à l'est de la Turquie, en Birmanie, aux Philippines. Qu'un cessez-le-feu soit obtenu ici, une guérilla débutait ailleurs, comme si la quantité de violence devait rester immuable en ce monde, se contentant de changer de région de temps à autre.

Croire que la complexité venait de ce qu'on embrassait la Terre entière était une erreur. Un zoom sur un seul de ces conflits ne simplifiait rien, tant le nombre de factions mises en cause était grand et leurs intérêts divergents.

Le général se pencha sur la carte. De petites têtes de mort indiquaient les zones maritimes où la piraterie restait active. *Le dix-septième siècle n'a rien à nous envier*, songea-t-il. Caraïbes, Afrique équatoriale, Golfe persique, Golfe du Bengale, Indonésie... *Mais que fait la police ?*

La toile d'araignée des routes de la drogue venait se plaquer sur l'ensemble, démontrant si besoin était son implication dans les affrontements en cours.

Et puis il y avait le futur, les problèmes latents liés à la maîtrise de l'eau. Amazone, Zambèze, Nil, Mékong, Yang Tsé, autant de poudrières prêtes à s'enflammer.

Quelques semaines plus tôt, il avait acheté le numéro hors-série du *Monde* qui contenait cette carte, et, depuis lors, elle le fascinait. Serait-il mieux placé pour la comprendre, tout à l'heure, quand il prendrait ses nouvelles fonctions ? Non, sans doute. Les moyens dont il disposerait lui permettraient-ils de résoudre plus facilement une partie de ces conflits ? Pas plus !

Il se détourna du planisphère pour observer dans la glace la parfaite tenue de son uniforme d'apparat. La cinquantaine, une constitution de catcheur, les cheveux ras et la mâchoire carrée, Glénach pouvait passer pour le stéréotype de l'homme d'action selon Hollywood. D'une pi-

chenette, il fit sauter un brin de tabac qui avait dû s'échapper de son cigare fétiche. Tout avait l'air en ordre. Non pas qu'il fût un maniaque de son apparence, ni un puriste de la mise en scène, mais, en dépit de son caractère de cochon, de ses propos qui manquaient parfois de retenue et d'un tempérament « tête brûlée », il savait se tenir quand les circonstances l'exigeaient. Il avait gravi les échelons par ses prouesses sur le terrain. Cependant, en cas de besoin, il pouvait arrondir les angles, rentrer dans le moule de l'administration, et même courber les épaules s'il était confronté à des décisions politiques qu'il réprouvait. De son point de vue, il s'agissait d'un mal nécessaire qu'il pouvait supporter tant que celui-ci n'empiétait pas outre mesure sur les aspects exaltants de la vie militaire : opérations en territoire ennemi, manœuvres, organisation stratégique et tactique, commandement.

Toutes ses actions avaient accompagné sa carrière jusqu'à la haute responsabilité qui l'attendait : une étape cruciale qui serait effective dès aujourd'hui. Bien sûr, cela l'avait obligé à s'établir à Paris, il ne pouvait en être autrement. Le logement de fonction qu'il habitait n'avait rien de mirobolant, mais son agencement lui avait tout de suite plu quand il était arrivé dans la capitale, voilà maintenant deux ans. Simple et... fonctionnel, précisément ! Si la vue des volcans d'Auvergne lui manquait au réveil, force lui était de reconnaître que, pour le travail, il bénéficiait d'une installation parfaite.

Le général jeta un coup d'œil à sa montre. L'heure approchait. Il n'y avait que quinze minutes de marche pour se rendre sur le lieu de la cérémonie. Ce n'était pas son habitude d'être en avance, et il n'était pas concevable qu'il soit en retard.

Son aide de camp n'allait pas tarder à présent. Irrésistiblement attiré par la carte murale, Yannick Glénach ne put s'empêcher d'y replonger, tandis que les dernières minutes s'écoulaient. Qu'est-ce qui évitait à ces multiples conflits d'embraser le monde comme ç'avait été le cas au siècle précédent ? L'ONU ? Insuffisant ! Aujourd'hui, il ne semblait pas y avoir de front commun d'un côté ou de l'autre. Si les nations étaient égratignées dans leurs intérêts ici où là, ce n'était pas forcément dans le même groupe d'alliance. Les alliances économiques prenaient le pas sur les alliances militaires. Les multinationales pouvaient accumuler plus de pouvoir que

les États. Autrement dit : les pactes liés à l'argent continuaient à exister entre deux belligérants par l'entremise d'un pays tiers.

En fin de compte, les guerres entre nations n'étaient qu'une apparence. Les luttes armées intervenaient entre cultures, entre religions, entre strates sociales, entre économies mondiales, toutes choses qui transcendaient les États.

Yannick Glénach sourit. Une idée venait de lui traverser l'esprit, digne de celles des plus paranoïaques adeptes de la théorie du complot : si quelqu'un parvenait un jour à unifier l'une de ces strates, il y aurait une guerre civile. Mais les citoyens qui se battraient entre eux seraient des citoyens du monde et les frontières disparaîtraient.

Un agréable carillon retentit. Le général ouvrit la porte d'entrée et rendit son salut au lieutenant qui se présentait, puis, laissant tomber le protocole, il lui serra chaleureusement la main.

— Ne soyez pas si rigide, Herbert. Nous n'allons pas à un enterrement.

— À vos ordres mon général, répondit le jeune homme en se fendant d'un large sourire.

Au service de Glénach depuis plus de deux ans, le lieutenant Herbert Langlois possédait les qualités qu'on attendait de sa fonction : discrétion, efficacité ainsi qu'une finesse d'esprit qui lui permettait souvent d'anticiper les désirs de son supérieur hiérarchique. De plus, en dépit de son apparence juvénile, voire malingre, il alliait une maîtrise des armes et des sports de combat qui en faisait un garde du corps redoutable.

L'année dernière, il y avait eu une échauffourée en marge d'un défilé militaire. Des extrémistes avaient pris à partie un groupe de gradés dans lequel se trouvait Glénach. Malgré l'intervention rapide de la police, celui-ci s'était retrouvé en très mauvaise posture au milieu d'une demi-douzaine d'agresseurs qui avaient décidé de faire passer un sale quart d'heure au symbole de l'autorité qu'il représentait. Le lieutenant avait foncé dans la mêlée pour en extraire le général, dont la vigueur seule n'aurait sans doute pas été suffisante pour contrer ses trop nombreux adversaires, lui évitant ainsi les désagréments de l'hôpital militaire. Depuis, il existait une connivence entre les deux hommes, qui dépassait le cadre strictement professionnel.

Yannick Glénach jeta un dernier regard à la carte, comme si elle possédait la clé mystérieuse de son avenir, puis, chassant de ses pensées tout ce qui n'était pas en rapport avec la cérémonie, il emboîta le pas au lieutenant.

### 3. RIVALITÉ (CLERMONT-FERRAND, AVRIL 2010)

*Pendant tout le temps où Léna fut la compagne d'Orvano, d'étranges rumeurs circulèrent sur la manière dont ils vécut leur relation. Qu'y avait-il de vrai dans tout cela ? Orvano était-il le sadique que certains se plaisaient à dépeindre ? D'aucuns prétendaient que le chef de clan obligeait sa compagne à porter une muselière pendant leurs ébats, la privant ainsi du plaisir de mordre.*

*Je découvris à mes dépens que cette rumeur était fondée, mais je n'en connus les raisons que beaucoup plus tard.*

Mémoires de la Mère des clans –  
Volume I (Commencements)

Avant qu'elle n'intègre les légions de la nuit, Jessica, écorchée vive, révoltée de tous les instants se comportait déjà comme une vraie pile électrique. Depuis qu'elle avait rejoint le clan d'Orvano, trois ans plus tôt, son tempérament impulsif n'avait pas varié d'un iota. Ses iris noirs, effet secondaire peu fréquent du passage, lui conféraient souvent un aspect inquiétant. Elle en jouait avec subtilité pour faire oublier son âge réel à ses interlocuteurs. Ceux-ci se trouvaient ainsi plus enclins à la prendre au sérieux.

Après le passage, dont elle conservait un souvenir peu agréable, il n'avait fallu à la jeune fille qu'une courte période d'adaptation avant d'accepter sa condition avec une joie sauvage. Elle avait découvert avec stupeur la vie des créatures de la nuit. Leur puissance aussi. Très vite, elle avait compris le parti qu'elle pouvait tirer de sa nouvelle existence. Son désir de liberté y avait rapidement trouvé son compte, à peine bridé par la nécessité de ne pas sortir le jour. La loi des quotas ne l'avait pas immédiatement gênée, car, au début, ses besoins en sang n'étaient pas très élevés.

Par contre, l'intégration au clan ne s'était pas faite du jour au lendemain.

Tout d'abord, pour comprendre comment la communauté fonctionnait, Jessica avait dû renoncer aux schémas traditionnels d'États et de frontières. Un clan ne représentait pas une aire géographique à proprement parler. Il s'agissait plutôt d'un groupe informel de vampires ayant prêté allégeance à l'un d'entre eux, dont le charisme, les connaissances ou l'ancienneté étaient unanimement reconnus. Les liens se distendaient en fonction de l'éloignement de l'endroit où séjournait le chef de clan, et créaient, de fait, une zone d'influence.

En contrepartie de cette allégeance, la communauté mettait à disposition de ses membres tous les moyens nécessaires à la survie des vampires, en particulier l'aménagement de caches difficilement détectables, ou l'infiltration dans certains milieux aisés pourvoyeurs de ressources financières.

Bien sûr, il existait aussi des vampires n'appartenant à aucun clan. Ceux-ci, aventuriers solitaires invétérés, avaient choisi de se passer du soutien de la collectivité pour une vie plus dangereuse, mais plus libre de leur point de vue.

Jessica ne pouvait pas tenir en place. Elle entreprit des voyages pour rencontrer les diverses communautés européennes qui constituaient le clan d'Orvano. Il lui était vite apparu que les vampires traversaient une phase de lassitude qui engendrait jalousie, tensions et luttes internes stériles. Les quelques informations qu'elle avait pu glaner en provenance du reste du monde lui donnaient à penser qu'il s'agissait d'un état d'esprit généralisé, peut-être lié aux difficultés de plus en plus grandes à trouver des territoires à la fois inaccessibles aux humains, mais suffisamment proches de ceux-ci pour que les vampires puissent s'en nourrir.

Orvano lui avait expliqué qu'au cours des ans, le rythme de passages avait baissé. Le vieillissement des membres de son clan, leurs idées trop archaïques finiraient par aboutir à la dispersion du groupe. Il fallait du sang neuf !

Il en avait parlé avec Léna. Tous deux étaient tombés d'accord pour effectuer un certain nombre de passages parmi de jeunes humains. Jessica, dont ils surveillaient depuis quelques mois les fugues répétées et les escapades nocturnes, s'était avéré l'une des recrues les plus prometteuses.

Malgré ces éclaircissements, certains aspects de son arrivée restaient encore flous dans l'esprit de la jeune fille. Pourquoi Orvano ne s'était-il pas occupé d'elle lui-même ? Des rumeurs persistantes étaient parvenues à ses oreilles : Orvano aurait un comportement étrange au cours des ébats avec sa compagne. Il aurait laissé Léna se charger du passage pour faire baisser la tension entre eux. Jessica n'avait jamais eu de confirmation formelle de ces racontars, et elle ne pouvait y repenser sans un certain malaise.

Quoi qu'il en soit, le résultat avait été à la hauteur des attentes du chef de clan. Réveillant l'ardeur des plus endormis, l'entêtement de Jessica et son énergie avaient eu raison des querelles internes. Le clan avait finalement retrouvé un dynamisme auquel Orvano ne croyait plus.

La jeune fille s'était épanouie, s'était découvert des capacités insoupçonnées de meneuse d'hommes. Quand elle s'était rendu compte qu'elle n'était pas indifférente à certains membres du clan, elle avait mis au point une technique de chasse en petits groupes, qui permettait d'entreprendre des actions trop risquées pour un seul. Orvano l'avait encouragée dans ce sens : les expéditions de Jessica détournaient les vampires des querelles intestines qui pourrissaient la vie du clan depuis plusieurs années déjà.

Au fil des mois, alors que la puissance de la jeune fille continuait d'augmenter, le chef de clan avait tissé des rapports privilégiés avec elle, se conduisant comme un protecteur sans jamais l'étouffer. Cela, et les possibilités immenses que lui offrait sa condition de vampire, avait contribué à rendre à Jessica l'optimisme et l'enthousiasme que son ancienne vie ne lui procurait plus.

Seule ombre au tableau : l'inexplicable jalousie de Léna. Compte tenu de leur longévité, les vampires tissaient rarement de liens exclusifs entre eux, mais Léna se comportait comme si la protégée d'Orvano complotait pour lui prendre sa place auprès du chef de clan. Son attitude envers Jessica présentait cependant des variantes incompréhensibles. Hautaine ou attentionnée, elle semblait tour à tour la considérer comme son esclave ou comme son amie.

La jeune fille avait bien d'autres occupations que de songer à entrer dans un conflit amoureux avec quiconque, ou de psychanalyser les

désirs complexes de Léna. Puis, à la sortie d'une réunion de clan, animée et joyeuse, la situation explosa.

La compagne d'Orvano la rattrapa dans un couloir rocheux qui menait à la surface. Jessica, accompagnée de deux vampires mâles, se retourna, mécontente. En route pour une nouvelle chasse de groupe, elle n'entendait pas se laisser détourner de son projet.

— Il faut qu'on parle toutes les deux.

Les yeux bleus de Léna paraissaient plus sombres, soulignant le ton agressif de ses paroles. Ses courts cheveux frisés lui avaient toujours donné un aspect austère qui n'invitait pas à la détente.

— Tu crois que je n'ai pas remarqué ton manège ? poursuivit-elle.

Jessica ne sut quoi répondre. De quoi parlait-elle ?

— Arrête de tourner autour d'Orvano. Tu vaudrais mieux que cela. De toute façon, tu ne supporteras pas ses méthodes de sadique.

Devant cette évidence de la jalousie malade de Léna, la jeune fille ouvrit la bouche sur une exclamation muette. D'autres distractions beaucoup plus proches accaparaient son esprit. Elle n'avait pas besoin de cette confrontation ridicule.

— Tu t'en satisfais bien, toi ! rétorqua-t-elle enfin.

La femme sembla sur le point de lui sauter à la gorge.

— Ne mélange pas le plaisir et la politique, siffla-t-elle. De ce point de vue, nous sommes toutes les deux des pions. Orvano t'a recrutée pour que tu serves les intérêts du clan.

— Et toi, comme pute ?

La gifle prit Jessica au dépourvu. La douleur cuisante la plongea dans une colère noire. Le souvenir de ce que lui avait fait subir Léna après son passage resurgit brutalement. Elle se rua sur la compagne d'Orvano, toutes griffes dehors. En arrière-plan, les deux vampires qui accompagnaient Jessica se regardaient, indécis quant à la conduite à tenir.

— Arrête ! hurla Léna en bloquant l'attaque de sa rivale. Arrête ! Je suis désolée. Tu m'as poussée à bout.

Plus que la reddition de Léna, les larmes qui perlaient dans ses yeux firent retomber d'un coup la fureur de la jeune fille. Elle recula d'un pas et fit signe à ses compagnons de ne pas l'attendre. Quand les deux femmes furent seules, Jessica reprit la parole d'un ton plus posé.



— Quel est le problème avec toi, Léna ? Pourquoi ne me laisses-tu pas vivre ma vie ? Je n'en veux ni à ton Orvano ni à tes prérogatives. Restons-en là !

La femme fixa Jessica droit dans les yeux et murmura avec une douceur inhabituelle :

— Te faire passer n'était pas un acte anodin.

La jeune fille comprit qu'il allait lui falloir affronter l'angoisse qui surgissait chaque fois qu'elle repensait à cette période.

— Le passage, reprit Léna, instaure une relation privilégiée entre le passeur et sa proie. C'est ainsi, je n'y peux rien.

Tandis que la compagne d'Orvano l'entraînait contre son gré vers les territoires obscurs de sa mémoire, Jessica fut traversée par des sentiments violents : désarroi, colère, dégoût. Elle murmura d'une voix dangereuse :

— Quand je t'ai demandé, à l'époque, ce que tu m'avais fait, j'avais en tête de connaître les raisons de ces sensations étranges imposées par mon nouvel état. Se pourrait-il qu'il y ait eu ... autre chose ?

Léna opina. Son regard trahissait un désir qu'elle ne cherchait même plus à dissimuler. Devant ce que cela révélait, Jessica fut submergée par une haine brute et sans limites. Tout ce qu'elle avait refoulé pour éviter de l'affronter explosa dans un cri de révolte.

— Que m'as-tu donc fait, Léna ? Violer quelqu'un pendant son passage fait-il partie des rites vampiriques ?

— Jess, si tu le voulais, nous pourrions ...

— Non ! Jamais ! Je devrais te tuer pour ce que tu m'as ravi sans mon consentement. Ce serait encore trop doux. Mais je vais te donner l'occasion de me craindre.

Elle saisit Léna à la gorge. Celle-ci, l'esprit en déroute, ne cherchait même plus à se défendre.

— Je vais te remplacer, Léna. Même si cela doit me prendre dix ans. Quand Orvano m'acceptera dans sa couche, non seulement tu perdras ton pouvoir, mais je te serai inaccessible. Oh ! Oui. Ta souffrance sera ma revanche. Et toi... toi... tu devras te contenter d'autres naïves pour satisfaire ta libido de perverse.

— Jess ...

— Ne me touche plus jamais ou je te massacre. Passe ton éternité à regretter ce qui aurait pu être possible entre deux personnes consentantes. Pour moi, tu n'existes plus.

Jessica tourna les talons et s'en fut à grands pas, sans se retourner, même quand le hurlement de Léna vrilla ses oreilles d'un désespoir infini.

Elle gravit à toute vitesse des escaliers qui la conduisirent au rez-de-chaussée d'une maisonnette, propriété d'Orvano. Les deux garçons l'attendaient en discutant à voix basse. Ils lui lancèrent un regard interrogatif. Elle répondit par un signe de tête, sans desserrer les dents, et tous trois franchirent la porte qui donnait sur les faubourgs de Clermont-Ferrand.

Jessica ne parvenait pas à calmer le tumulte de ses pensées. L'écoeurement se mêlait à d'autres sensations plus douloureuses : regrets d'actes et de paroles irréversibles, prise de conscience de ce que le simple fait d'exister pouvait induire sur le comportement d'autrui. Elle n'était pas responsable de ce qu'elle était, de son apparence physique, de son caractère ... mais elle en subissait les effets sans l'avoir cherché.

Il était trop tôt pour réfléchir aux conséquences de son altercation avec Léna, trop tôt pour analyser les raisons de l'attraction qu'elle-même suscitait. Pour cette nuit, il devenait urgent d'évacuer la rage. Elle choisit un objectif difficile. Plusieurs proies les contraindraient à utiliser le maximum de leurs ressources et de leurs puissances. Rien de tel pour oblitérer les pensées parasites.

Jessica entraîna ses compagnons vers un club échangiste dont les néons roses ne cachaient pas la nature. Le trio n'eut aucun mal à se faire admettre. Les cerbères qui en protégeaient l'accès se contentèrent de s'assurer qu'ils ne dissimulaient rien qui puisse servir d'arme.

Pendant une demi-heure, les trois vampires nouèrent et dénouèrent des contacts éphémères, à la recherche de victimes dont la disparition ne susciterait pas trop d'agitation. Il fallait surtout éviter de tomber sur des personnalités publiques pour lesquelles on remuerait ciel et terre, et dont la presse ferait ses choux gras. Depuis qu'ils pratiquaient la chasse en groupe, Jessica et ses compagnons étaient passés maîtres dans l'art des questions en apparence anodines, mais qui leur suffisaient à cerner leur interlocuteur.

Vers une heure du matin, ils se retrouvèrent au bar pour siroter des boissons diversement alcoolisées. Un homme et deux femmes accompagnaient le trio des vampires. L'homme affichait une mine gourmande qui contrastait avec sa tenue stricte. Il ne pouvait détacher ses yeux de la poitrine de Jessica. Celle-ci fit un sourire à la femme du gourmand, une blonde sans formes et sans charme qui minaudait à ses côtés. *On comprend pourquoi ce mec est ici !* se dit la jeune fille. *Il y a des échanges qui ne sont pas équitables.* La deuxième femme mettait fièrement en avant des avantages dont les excès ne suffisaient pas à faire oublier la douceur et la pureté des traits de son visage. Ses yeux en disaient long sur son impatience à passer aux choses sérieuses. Elle donnait l'impression d'être capable de s'occuper de ses cinq partenaires à la fois !

Jessica commença à susurrer diverses propositions grivoises pour émoustiller ses futures victimes. Elle n'eut aucun mal à les convaincre de trouver un endroit plus calme pour leurs ébats.

La suite fut presque trop facile. La maisonnette d'Orvano leur offrit la tranquillité qu'ils recherchaient. Les trois vampires avaient bien l'intention de satisfaire leurs besoins de sexe avant d'assouvir celui de sang. Ils passèrent une partie de la nuit en combinaisons variées pour lesquelles Jessica dut admettre qu'elle restait encore novice en la matière. La jeune fille se donna au maximum aux jeux érotiques des humains, sans parvenir tout à fait à sortir de sa tête les sombres pensées du début de la nuit.

Elle voulut en finir et lança le signal de l'attaque. Ce fut la curée. La lutte fut brève. Les vampires purent se rassasier tout à loisir, et se payèrent même le luxe d'échanger leurs victimes pour goûter les diverses saveurs offertes par des sangs différents.

Alors que Jessica s'abreuvait à la gorge de la femme aux seins opulents, la sensation de plénitude que lui procurait le liquide vermeil occupa enfin tout autre sentiment.

#### 4. GENÈSE (CLERMONT-FERRAND, FÉVRIER 2017)

*Il est dit dans nos traditions que la terre nous revitalise, et nous redonne des forces. Pour ma part, je n'ai jamais su s'il s'agissait d'un effet psychologique lié à des coutumes ancestrales, ou d'un effet physique réel. Il est indubitable qu'un repos pris à même un sol terreux nous fait du bien, mais peut-être le résultat eut-il été le même si nous avions pratiqué le yoga.*

Mémoires de la Mère des clans –  
Volume III (Solitude)

— Orvano ! hurla Jessica.

La noirceur de ses iris rendait sa fureur plus terrifiante encore, à l'image des ténèbres qui avaient envahi son âme. Le martèlement de ses pas se réverbérait en échos furieux jusqu'au plus profond des souterrains basaltiques. Alors qu'elle croisait une ouverture latérale, un courant d'air fit voltiger un pan de sa cape rouge, effleurant son visage pâle. Elle s'en débarrassa d'un geste rageur sans un regard pour le tissu qui s'étalait derrière elle en corolle de sang. À cet instant précis, les codes vestimentaires surannés, dont les vampires abusaient parfois, l'indifféraient au plus haut point.

Dix années d'appartenance au clan d'Orvano avaient fini par mettre en évidence les limites de son influence sur les autres membres. Si les plus jeunes la soutenaient généralement dans ce qu'elle entreprenait, comment faire évoluer le comportement des plus anciens, ceux qui avaient jusqu'à vingt fois son âge ? Le clan redevenait statique, comme au temps de son arrivée, et la jeune fille supportait mal la situation. Ses rapports avec Léna, s'ils ne s'étaient pas envenimés outre mesure, restaient froids et distants. Malgré le recul, et un certain détachement issu de sa condition de vampire, Jessica conservait au fond d'elle le traumatisme de ce qu'elle avait subi, inconsciente, sans trouver l'occasion de mettre à exécution les menaces qu'elle avait proférées envers Léna sept

ans plus tôt. Orvano, conscient de la tension entre les deux femmes, n'avait pas cherché à jeter de l'huile sur le feu. Il restait toutefois très attentif à tous les projets de Jessica, et lui apportait le soutien que lui conférait son statut de chef de clan.

Pourtant, il y avait autre chose qui minait la jeune fille. La montée en puissance de ses capacités allait de pair avec des besoins croissants de sang. La loi des quotas était devenue trop contraignante pour elle.

Sans ralentir, Jessica pénétra dans une crypte circulaire dont la sérénité fut brutalement envahie par sa colère. Le décor d'un autre âge contribua à entretenir son courroux. *Je vais foutre au panier leurs traditions stupides !* Dans les niches murales, des statuettes centenaires absorbèrent le tumulte sans broncher. Au centre de la salle, à l'intérieur d'un cercueil de pierre dépourvu de couvercle, Orvano ouvrit les yeux, l'air mauvais.

— Jessica, gronda-t-il en se redressant. Peux-tu me rappeler à quand remonte la fois où tu m'as laissé dormir tranquille ?

Une grimace de contrariété crispait son visage mince envahi de rides sans âge. Enfoncés dans de sombres orbites, ses yeux clairs semblaient vouloir rivaliser de contraste avec ceux de l'arrivante. Il la regarda en s'interrogeant sur le motif de son intrusion. Depuis quelques semaines, il la trouvait plus maussade qu'à l'ordinaire. Les graines qu'il avait semées en elles parviendraient-elle un jour à maturité ?

La jeune fille s'approcha et plongea ses mains dans la terre qui tapissait le fond du cercueil. Elle fut parcourue d'un frisson qui lui fit entrouvrir les lèvres sur un soupir extatique. L'homme lui saisit les poignets et serra jusqu'à ce qu'elle se laisse tomber à genoux avec un gémissement de douleur.

— Ne profane pas ma Terre !

Il la repoussa sans effort, la regarda heurter le dallage de la crypte, méprisant. Jessica sauta sur ses pieds avec un feulement de frustration, mais resta à bonne distance du cercueil. Elle avait appris à interpréter les nuances du regard de son protecteur. Certaines fois, il lui faisait peur. Était-elle allée trop loin ? Le manque lui fit à nouveau dépasser ces considérations.

— Orvano ! J'ai faim ! Je n'en peux plus ! Je...

— Tu as eu ton quota, ma belle.

Son ton sec, loin de la déstabiliser, ranima sa colère.

— Rien à cirer des quotas ! Nous sommes de plus en plus nombreux et rien n'a changé depuis des siècles. La Terre de mon lit ne me régénère plus. J'ai besoin de sang ! Au diable ces règles qui ne veulent plus rien dire. Au diable votre stupide décorum, vos cercueils qui ne servent à rien. Nous sommes au vingt et unième siècle, merde !

Orvano fut saisi d'un frémissement involontaire, tandis qu'une excitation malsaine menaçait de prendre le contrôle de ses actes, comme au temps de la première guérison, mille ans auparavant. À l'époque, il était parvenu à se maîtriser bien que Vrankë se soit sans doute aperçu de quelque chose. Il fit un effort colossal sur lui-même. Ce n'était pas l'heure de se laisser aller. Pas à cet instant, où tout allait se jouer. Il avait longtemps essayé d'imaginer cette seconde, ce déclic, ce moment qui verrait la genèse du monde futur.

*Maintenant, songea-t-il. C'est là que tout commence vraiment !*

Achever son repos diurne dans la tranquillité devenait accessoire. Il observa la jeune fille avec attention. Elle venait de dépasser les limites de sa résistance. Les signes du manque se lisaient sur son visage : lèvres blanches, ridules aux coins des yeux, peau légèrement parcheminée. *Combien sont-ils dans son état ?* se demanda Orvano. Certains violaient déjà les règles, il le savait pertinemment, mais cela restait encore marginal : les chefs de clans gardaient une autorité que bien peu osaient contester. Sauf Jessica ! Son intervention confirmait la réalité d'un déséquilibre inéluctable qui allait balayer l'ensemble des clans. L'un des membres les plus solides du sien le suppliait de transgresser la loi ! Que dirait-elle si elle découvrait que c'était lui, Orvano, qui était à l'origine des quotas ?

Il revoyait le tumulte qui avait embrasé la réunion mondiale des chefs de clans à l'écoute de sa proposition, des décennies avant l'arrivée de Jessica. Ses arguments avaient porté. Il avait eu gain de cause et tous avaient accepté de faire appliquer la nouvelle loi.

Redevenu serein, Orvano sourit intérieurement. Les restrictions imposées aux vampires aboutissaient enfin à la crise majeure qu'il avait prévue. Jessica en était la preuve vivante. L'heure de l'action avait sonné. Dès qu'il connaîtrait les limites de ses désirs, il répondrait à ses aspirations bien au-delà de ce qu'elle s'imaginait.

— D'accord, Jess, dit-il, conciliant. Je regrette de t'avoir bousculée. Assieds-toi et discutons calmement.

— Non, Orvano ! Comment veux-tu que je reste calme ? Des milliards d'êtres humains s'agitent sous nos yeux affamés. Et nous ? Nous obéissons à cette loi d'un autre temps sous le prétexte de ne pas nous faire remarquer. Tu parles ! Ces imbéciles s'entretuent d'un bout à l'autre de la planète. Multiplions les quotas par dix ! Ils ne s'en rendront même pas compte.

Orvano hocha la tête, ironique.

— Et quand nous serons dix fois plus nombreux, faudra-t-il les multiplier par cent ?

Jessica digéra l'argument. L'instant d'après, sa combativité reprenait le dessus :

— Et alors ? Par mille, par dix mille ! Qu'importe si nous sommes les maîtres !

Orvano fronça les sourcils. Jessica mesurait-elle toutes les implications de ce qu'elle venait de déclarer, ou se laissait-elle guider par son impulsivité ? Depuis l'origine des temps, les vampires refusaient de se lancer dans une guerre ouverte contre les humains. À leur inaptitude à combattre en plein jour il fallait rajouter des considérations sur l'équilibre démographique. À défaut de le maîtriser, leur nombre augmenterait de façon anarchique et l'existence des vampires ne pourrait plus rester secrète. S'ils n'y prenaient pas garde, ce moment interviendrait avant que les rapports de forces leur soient favorables.

Le chef de clan connaissait par cœur tous ces arguments. Il les professait lui-même pour justifier sa loi de quotas. Cependant, cela faisait des siècles qu'il avait imaginé un moyen de contourner l'obstacle. Il n'avait évoqué le sujet qu'une seule fois avec un autre. Vlackë n'avait pas été très réceptif à son argumentaire. Il lui avait été trop difficile de croire à l'évolution du monde telle que la lui présentait Orvano. Pourtant, on y était. Les humains pullulaient à la surface du globe, mais les vampires, imbus de leur puissance nocturne, ne voyaient pas les problèmes qui se profilaient dans un avenir trop proche.

Au cours des nombreuses discussions qu'il avait eues avec Jessica au fil des ans, il avait sciemment laissé passer des idées contraires à celles

qu'il professait en temps ordinaire. La jeune fille avait-elle fini par en déduire la tactique à appliquer ?

— Tu ne réfléchis pas ! lui renvoya-t-il pour la faire réagir. Le risque d'extinction de notre race est trop fort pour que j'adhère à ta proposition.

Jessica plissa ses yeux noirs en ouvrant la bouche sur un sourire calculateur, dévoilant ses canines acérées :

— Tu connais pourtant bien les techniques que j'utilise lors de mes chasses de groupe.

Elle franchit lentement la distance qui la séparait d'Orvano, se plaqua sensuellement contre lui, et murmura à son oreille.

— C'est une question de stratégie... et d'angle d'attaque !

*Bingo !* songea le vampire en percevant le contact de ses seins, de son ventre et de ses cuisses à travers ses vêtements. Encadré de longs cheveux de jais, le visage racé de Jessica l'invitait à la luxure. Ce n'était pas la première fois qu'il était tenté par la séduction naturelle de la jeune fille. Il n'avait jamais succombé, en partie pour ne pas rajouter à la jalousie malade de Léna, en partie parce qu'il s'était réservé cet atout pour le cas où Jessica aurait eu besoin d'un petit coup de pouce pour passer à l'action.

Sa protégée avait inversé les rôles ! Orvano se vota des félicitations pour son subtil travail de persuasion. S'unir à elle n'était plus nécessaire, stratégiquement parlant, mais il restait le plaisir, et il se promit de ne pas l'oublier. Il respira son odeur et pensa : *tu ne perds rien pour attendre !* Puis il la prit par les épaules et l'écarta de lui sans brutalité.

— Ne joue pas avec moi, petite fille ! Je te ferai signe le jour où j'aurai envie de ce genre de distraction.

Il sourit devant son air dépité. Avait-elle cru le manipuler, ou désirait-elle seulement lui rappeler qu'elle avait déjà plusieurs fois payé de sa personne en utilisant la « stratégie érotique » pour les besoins du clan ? Quoi qu'il en soit, cela fonctionnerait très bien avec les humains, même si cela ne suffirait pas pour gagner la bataille de l'infiltration. À présent, il fallait qu'il sache jusqu'à quel point Jessica avait mené sa réflexion.

— Il n'est pas nécessaire que tu tentes de me séduire pour que je t'écoute, poursuivit-il. Où veux-tu en venir ?



Il pouvait presque suivre ses pensées tandis qu'elle marchait nerveusement à travers la crypte.

De fait, la jeune fille cherchait une façon percutante de présenter son idée. Malgré sa première réaction, le chef du clan ne paraissait pas hostile à un échange ouvert.

— Accepte les faits, Orvano : le nombre de ceux qui trouvent insuffisants les quotas de sang imposés par la communauté augmente chaque semaine. D'un point de vue purement physique, notre force est largement supérieure à celle d'un être humain. Nous représentons l'espèce dominante de cette planète. Pourquoi ne possédons-nous pas le pouvoir ?

— Parce que le soleil nous tue !

— Non ! Parce que nous avons peur d'enfreindre des règles que nous nous sommes nous-mêmes fixées. C'est une question de volonté. Balançons ces règles aux orties et, soleil ou pas, nous gagnerons.

Orvano décida qu'il était temps de l'entraîner jusqu'au bout de ses réflexions, ne serait-ce que pour s'assurer qu'elle serait crédible face aux autres chefs de clan.

— Quel est ton plan ?

La jeune fille retint une seconde sa respiration. Allait-il la soutenir dans cette folle entreprise ? Elle se jeta à l'eau et se mit à compter sur ses doigts.

— Un : les clans doivent être unifiés. Le succès ne passera qu'au travers d'une coalition mondiale. Deux : infiltration. Rien qu'en nous attaquant à ceux qui travaillent de nuit, nous devrions pouvoir augmenter nos forces de façon significative sans être contraints d'agir à visage découvert. Trois : nous prenons le pouvoir. Les humains sont incapables de s'accorder. Nous gagnerons avant même que leurs Nations Unies votent la moindre résolution. Quand ils seront à notre merci, nous aurons tout le loisir d'organiser l'élevage pour manger à notre faim !

— Ça paraît simple dans ta bouche, Jess. Qu'est-ce qui te fait croire que je vais accepter de te suivre ?

*Quitte ou double*, se dit-elle. Elle le fixa droit dans les yeux et balança :

— Je te connais, Orvano. Tu as de l'ambition, du pouvoir et suffisamment de charisme pour diriger le monde !

Le chef de clan se retint de montrer sa joie. Entendre Jessica faire sien le plan d'action qu'il avait lui-même mis au point était inespéré. Ce

renversement des rôles allait bien au-delà de ce qu'il avait prévu. Quand il faudrait convaincre les autres clans, elle ferait une parfaite ambassadrice. Cela ne surprendrait personne que l'idée vienne d'elle, et lui ne serait pas soupçonné d'avoir tout manigancé par intérêt personnel. Ses lèvres s'entrouvrirent sur un sourire carnassier.

— Je suis ton homme, ma belle ! Un peu d'action me fera du bien.